

Après une longue journée de classe, je suis en route pour rentrer chez moi. Le soleil frappe telle une hache dans mon crâne, il me faudrait une bonne glace pour atténuer cette chaleur, mais le marchand du coin ne se présente pas aujourd'hui. Je traverse mon quartier, enveloppé d'une odeur de charogne et d'un cortège de mouches, je me pose une énième fois cette question : est-ce que l'école saura me tirer un jour de ce bidonville crasseux ?

Issue de toutes contrées, le cul botté par des plaies sociales, une marée humaine est arrivée ici au nom de la lumière un jour de ciel noir, un jour de gueule pâle. Nomade comme une vague, libre, si liberté, c'est reprendre ce que les malades du pouvoir privatisent à tort. Une foule de rejetés est arrivée dans ce coin un jour de soleil déchiré. Un jour de lutte, à marquer les vitres de l'Histoire d'un sacré coup de pierre. Un jour de poing levé, à planter un drapeau de flammes sur les collines de la mémoire. Des marginalisés sont arrivés en horde et se sont installés, pour faire valoir leur droit d'habitants de la Terre en s'offrant une parcelle. Un jour à en vouloir à la lâcheté, un jour à cracher sur l'État qui s'était décrété propriétaire, laissant des terrains vagues à la merci des bêtes et des déchets tandis

que des milliers de citoyens étaient sans demeure. Il y a une vingtaine d'années, une marée humaine est arrivée ici pour forcer la ville au large, pousser la mer et en faire ligne d'habitation. Inhabitable pourtant.

Quartier, s'il en est, au cœur troué d'un dépotoir, avalanche de merde là où certains se rappellent une rivière. À moins de dix mètres du Théâtre Mare d'Eau Sale, le seul théâtre – qui n'en est pas un, à la vérité, sauf si théâtre est bordel – que l'État a mis en place, ce bassin d'immondices offrant un singulier spectacle à la moindre pluie venue, semble avoir décroché la bonne place. Tout de même, notre carte de visite. Quand on arrive sur le boulevard du Bicentenaire, on voit, sans effort, une armée de débris partant vers la mer dans une lente marche, une armée dont l'arme de combat est une puanteur à défoncer les narines. On peut la suivre, on peut la suivre pour arriver jusque chez nous. Nous avons l'habitude de partir avec elle, aller vers quelque lieu innommable, aller chaque jour vers où nous perdre. Nous marchons le long de la terrible ravine Bois-de-Chêne, pèlerins de la décadence. Nous sommes d'une ville qui marche dans ses pas fourvoyés, nous sommes d'un pays qui vogue vers ses ruines. C'est en marchant que nous croisons nos propres schémas, c'est en marchant *que notre vie s'en va avec les galets du Bois-de-Chêne*, comme dans le poème de Kettly Mars.

Zone tressée à la lumière des malheurs de toutes sortes, même pas épargnée de Dieu. Ici, c'est la Cité de Dieu. Sale quartier, à l'image de son nom propre.

Comme je franchis la porte, un mégot échoue dans mon visage. Quelle balafre de salutation. Mille